

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — SAINT-PÉTERSBOURG, par ADOLPHE ZANDE. — L'APOTHÉOSE DE NAPOLEON, par THÉOPHILE GAUTIER. — REVUE MUSICALE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — LIBRAIRIE NOUVELLE.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

L'hiver se retire, le printemps commence à poindre, le carnaval est fini, voici le carême : c'est à la fois une saison et une époque de transition pour les toilettes et pour les plaisirs. La mode hésite entre l'hiver qui la retient et le printemps qui la sollicite; il fait encore bien froid pour revêtir des tissus légers, mais le soleil est déjà trop clair, le ciel trop bleu, pour conserver les robes d'hiver et les fourrures. Le taffetas, qui a été l'étoffe en vogue pour les robes de soirée, le devient maintenant pour les robes de jour, et madame Quillet, qui est toujours la couturière artiste par excellence, a compris quel parti elle pouvait tirer de cette charmante étoffe pour les robes d'après-midi. Nous avons vu chez elle, en gris-perle, en noir et en bleu-Louise, trois robes de taffetas absolument jumelles; il nous suffira donc d'en décrire une pour que nos lectrices se rendent compte des deux autres. Ce sont toujours trois volants égaux de hauteur qui recouvrent toute la jupe, excepté vers le haut, où huit centimètres de la jupe restent à découvert. Les volants de la robe sont ornés d'un velours épinglé gris de quatre centimètres de hauteur, encadré de deux autres velours épinglés d'un centimètre seulement. Un rang du même petit velours est posé sur la tête du volant d'en haut et garnit aussi les basques. Il ne faut point oublier que les basques à pan carré sont un prolongement du corsage et ne se taillent plus séparées. La basque de derrière forme au bas du dos un double pli crevé, qui est une innovation. Autre innovation : un nœud de velours épinglé ou

de ruban (suivant l'ornement des volants) est posé au milieu de ce pli; les bouts flottants de ce nœud sont de cinquante centimètres. Les manches de la robe de taffetas gris de perle que nous décrivons sont garnies au bas d'un double rang de velours épinglé froncé de quatre centimètres de haut, comme celui des volants, et le petit velours, d'un centimètre, forme une tête au plus haut velours. Le plus large de ces deux velours est aussi posé froncé sur la couture de la manche; il part des garnitures et se prolonge jusqu'à l'entournure; une des lisières du velours est fixée sur la couture et la cache; l'autre flotte, et cet ornement est pour ainsi dire le prolongement des garnitures du bas de la manche. Cette innovation, comme celle du nœud, contribue à rendre la robe plus riche. Le devant du corsage est entièrement fermé avec un rang de petits boutons en passementerie, qui se trouve encadré par le velours de quatre centimètres, froncé, ayant en tête le petit velours d'un centimètre, absolument comme au bas des volants et au bas des manches. Cette garniture simule un revers et va mourir au milieu de la pointe, à la naissance de la basque. A la robe noire, identique à la robe grise, les ornements, au lieu d'être en ruban de velours épinglé, sont d'un ruban satiné à côtes et à dents. Pour la robe bleu-Louise, même ruban, mais de deux nuances, bleu et noir. Sur ces robes, rien n'est bien porté comme un des beaux cachemires nouvellement arrivés aux *Villes de France*, le cachemire fond bleu sur la robe gris-perle, fond orange sur la robe noire, et fond noir sur la robe bleue.

On avait presque renoncé aux volants pour les derniers bals; au bal de la princesse Murat du 25 février et à celui du 26 chez la comtesse de C. au faubourg Saint-Germain, les jupes à double tunique étaient en majorité; le taffetas orné de tulle de dentelle et de fleurs dominait toujours. La seconde tunique, descendant un peu plus bas que le genou, était relevée de chaque côté par des nœuds ou des bouquets de fleurs; les fleurs naturelles avaient reparu; en général des fleurs étrangères, des fleurs des tropiques sortant des serres de Prévost et montées par lui. Sur les tuniques de gaze le lilas blanc et le camélia à feuillage pâle faisaient un effet charmant. Nous avons vu une toilette de bal demi-deuil du meilleur goût : la robe de dessous était en taffetas gris-perle, couverte d'une double tunique en tulle de même nuance, des bouquets de lilas naturel rele-

vaient sur les côtés la seconde tunique; un bouquet pareil était au corsage. La coiffure se composait d'un rang de grosses perles brunies de Venise qui traversait le double bandeau et s'enroulait autour des nattes d'où pendaient sur la nuque deux grappes de lilas naturel. Cette coiffure avait été exécutée par Camut.

Mais les bals sont finis, à peine danse-t-on encore en famille au piano, en petit comité. Le carême et les bruits de guerre ont clos la série des fêtes officielles : elles sont remplacées par les concerts, les spectacles, les visites et la promenade, où les femmes riches et oisives peuvent encore montrer leurs parures et leur beauté.

A mesure que le printemps s'avance, de toutes les coiffures, la plus comme il faut est le chapeau, aux spectacles et même aux concerts; mais il faut en ces cas-là que les chapeaux soient tellement coquets, tellement aériens qu'ils rivalisent avec les plus ravissantes coiffures. En fait de chapeaux habillé, aucune modiste ne surpasse madame de Golberg. Nous engageons nos élégantes, en allant entendre quelque sermon à la Madeleine ou acheter quelque friandise au Bazar provençal, à s'arrêter dans les riches salons de madame de Golberg. Dans les armoires vitrées de palissandre, elles verront, alignés sur de sveltes champignons, les chapeaux les plus frais et les plus nouveaux. La mode encore à naître est là attendant de voir le jour. Avec les robes de taffetas et les cachemires dont nous venons de parler tantôt, les chapeaux toujours portés sont encore ceux de blondes et velours, blondes et taffetas ou blondes et satin; ils se font en toutes nuances. Pour les plus habillés, la blonde est blanche, et des touffes de plumes remplacent les nœuds de côté. Les bandeaux étant la coiffure généralement adoptée, ils nécessitent beaucoup de fleurs, de rubans et de blonde tuyautée sous la passe des chapeaux : c'est comme un labyrinthe charmant au regard. Madame de Golberg excelle dans ces tours de tête. Souvent le chapeau, fort simple par-dessus, réserve toutes ses profusions pour le dessous; cadre privilégié d'un joli visage. D'autres fois, pour les concerts et le spectacle, la passe le dispute au tour de tête pour l'élégance et la richesse. Nous avons vu un chapeau tout en blonde blanche dont la calotte était entièrement couverte par de frêles tiges de muguet des bois dont les derniers pétales effleuraient le bord du bavolet : le tour de tête était garni de fleurs plus grosses. C'était bien là ce que nos aïeux appelaient, en style de bergerie, le chapeau fleuri. Ce qui assure la clientèle de madame de Golberg, c'est que ses chapeaux ont tous un cachet d'originalité et de recherche de bon goût qui les empêche d'être confondus avec les chapeaux d'une année précédente. Ainsi, parmi ceux que le printemps inaugurera dans trois semaines d'ici, la capote taffetas et batiste brodée et le chapeau en feuille de bois de cactus sont deux raretés encore inconnues des Parisiennes, mais qu'elles adopteront, nous en sommes certaine.

Essayons de les décrire : la capote se fait en taffetas bleu pâle, rose clair, ou vert émeraude. Sur la passe, formée de trois coulisses ou de trois biais, sont disposées à la tête de chaque fronce trois petites bandes de deux centimètres de haut en batiste festonnée et brodée, mais si féeriquement travaillée que la batiste a disparu et s'est transformée en dentelle; la même garniture de batiste circule en rond autour de la calotte et recouvre le biais du bord du bavolet. Les brides et des nœuds touffus de taffetas de la même nuance que la capote forment tout l'ornement du tour de tête, les fleurs ne s'ieraient pas à ce chapeau d'un élégant négligé, que nos grandes dames à la mode mettront le matin pour aller faire des emplettes ou pour se promener dans le jardin de leur hôtel, où elles reçoivent parfois quelques intimes. Le chapeau en feuilles de bois de cactus d'Alger sera un peu plus habillé : imaginez-vous un bois flexible comme un tissu, déchiqueté et percé à jour comme du filigrane d'argent, et assoupli en chapeau ainsi qu'une paille tissée; on double cette forme diaphane d'un gros de Naples vert, bleu ou rose, et même blanc; et, suivant qu'on veut en faire un chapeau plus ou moins habillé, on l'orne de rubans, de deux branches de fleurs, ou de deux touffes de petites plumes frisées. Un grand nœud en taffetas assorti aux brides pend sur le bavolet. Le tour de tête est en blonde blanche et fleurs (ou plumes), suivant l'ornement du dessus du chapeau. On ne peut rien se figurer de plus léger et de plus joli que ces chapeaux de cactus, dont madame de Golberg est l'inventrice. En attendant que nos élégantes puissent les porter pour aller respirer les aromes des fleurs des jardins, nous en connaissons plus d'une qui, grâce à leurs serres ou salons de fleurs, ont su se faire dans leur hôtel un printemps anticipé. Construits en cristal et en fer aérien doré à l'imitation du fameux local de l'exposition de Londres, ces salons de fleurs sont bien la plus adorable retraite où l'on puisse imaginer d'abriter une femme belle et aimée. Non-seulement nous protégeons l'Orient, mais nous rivalisons avec lui. Les rêves des *Mille et une Nuits* sont réalisés par nos créations parisiennes. Le plancher des salons de fleurs est pavé de marbre et recouvert en hiver d'un moelleux tapis à arabesques. Au milieu du salon un jet d'eau tiède et parfumée jaillit dans un bassin rond de marbre blanc. Des plantes aquatiques, encaissées à l'entour de la vasque, répandent et étendent leurs feuillages et leurs fleurs sur la nappe d'eau. Sur les parois de cristal grimpent aux treillis de fer doré les fleurs les plus rares et les plus frêles. La cassie de Grasse se marie au volubilis d'Asie, aux cobéas, aux bignonias. Les soulassements des parois sont formés par un long encaissement de fleurs diverses. Aux coins parallèles de cette bordure se dressent des cactus à fleurs rouges et des aloès aux grappes d'albâtre. La corniche du plafond est formée par une longue volière, où gazouillent des oiseaux, fleurs vivantes. Quatre lampes de porphyre,

d'où s'échappe le soir une lumière voilée, sont suspendues aux angles; à leurs chaînes s'enroulent des fleurs. Les fauteuils et le divan sont en fer doré, recouverts d'une étoffe orientale à dessin de cachemire. Sur des guéridons en mosaïque, et dont le pied est aussi en fer doré, sont épars les livres nouveaux et quelque ouvrage de filet ou de broderie. On cause là à la senteur des fleurs et au double murmure du chant des oiseaux et de l'eau qui tombe.

Qui donc a décoré ce réduit où l'on voudrait vivre? C'est Prevost, l'ami et l'émule de Redouté, et que Redouté consultait sur l'arrangement des fleurs qu'il voulait peindre; Prevost qui seul sait faire avec quelques fleurs des champs, quelques brins d'herbe, quelques épis de blé une de ces gerbes poétiques qui rappellent celle d'Ophélie; Prevost qui le premier a proscrit ces énormes bouquets massifs comme des pièces d'artillerie ou de pâtisserie ornées de tubéreuses, de roses, de camélias et d'œillets dont les provinciales ont le monopole. Les vrais bouquets aristocratiques, les seuls que nos élégantes se permettent, sont composés non de fleurs adaptées à des tiges factices, mais de branches réunies. L'assortiment des couleurs, la combinaison des parfums, la grâce et l'imprévu de la nature savamment imitée par l'art font des bouquets de Prevost comme autant de délicieuses strophes de poésies; toutes les beautés du faubourg Saint-Germain ont adopté ces bouquets merveilleux, et c'est Prevost qui envoie aux princesses allemandes et même aux princesses de Russie les fleurs qu'elles portent dans les fêtes. Lui seul excelle aussi dans l'agencement d'une jardinière, d'un vase ou d'une de ces lampes suspendues qui portent des fleurs pour lumière. Quelle est celle de nos lectrices qui, en passant au Palais-Royal, n'a été arrêtée par l'attrayant étalage de Prevost? là la plus simple fleur prend pour ainsi dire une harmonie. Un horticulteur vient de trouver le camélia bleu de ciel, cette merveille longtemps cherchée. Mais Prevost trouvera, lui, avec quelle toilette ce camélia doit se marier, de quel bouquet il peut faire partie, dans quelle urne de porcelaine, de cristal ou de bronze il convient de le déposer.

C'est chez de La Roche (à l'Escalier de Cristal) que se trouvent les plus éblouissantes amphores, vases et aiguières à fleurs qu'on puisse rêver; auprès des porcelaines de Sèvres sont des opales de toutes nuances et des cristaux qui surpassent ceux de Bohême. Nous conduirons bientôt nos lectrices dans ce riche magasin où le jour miroite et se colore d'étagère en étagère comme à travers le vitrail d'une église. Nous leur dirons aussi de nous suivre dans les ateliers de M. de Labrousse, où les vases, les candélabres, les statuettes et les pendules artistiques en bronze, faits par nos statuaires les plus renommés, s'étalent aux regards charmés. Là nous trouverons des œuvres de Pradier et des figurines d'un de ses élèves, Hippolyte Ferrat, qui semble avoir hérité de la grâce du maître.

Nous ferons une visite plus longue encore à Krieger, l'ébéniste artiste dont les meubles surpassent en magnificence ceux de la renaissance; nous passerons en revue les curiosités les plus importantes de ses vastes ateliers. Mais de ces objets qui sont le luxe et l'élégance de l'ameublement, revenons à des objets qui sont la recherche de la toilette; nous avons promis à nos lectrices un article sur la chaussure, nous leur en promettons un aussi sur la ganterie. Dès à présent nous pouvons leur dire que les chaussures les mieux faites pour les femmes, pour les hommes et pour les enfants se trouvent réunies *A la Fantaisie* chez Gérard, et que le gantier le plus consommé est toujours Mayer.

Le moment approche où les mantelets de madame Inger vont reprendre leur vogue de chaque année. Mais n'oublions pas les toilettes d'homme: Humann songe aux habits de printemps et à ceux de campagne, Humann a toujours le tact du goût. La mode qu'il fixera sera adoptée. Nous attendons ses décisions pour les transmettre à nos lecteurs. Madame Leroy aussi prépare des vêtements de printemps pour tout son joli petit monde qu'elle habille si bien.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de dessous en taffetas blanc. — Double tunique de dessus en tulle illusion. La première tunique a au bas trois rubans de satin blanc posés en dessous du tulle; la seconde tunique est garnie avec trois rangs de blonde et relevée de côté par une grande branche de mauves; le corsage est garni avec la même blonde que la seconde tunique. Dans les cheveux des tiges de mauves comme celles de la jupe.

Seconde toilette. — Robe de taffetas rose; la jupe est ornée en bas de six bouillons de tulle rose, au-dessus des bouillons quatre rangs de dentelle, puis cinq bouillons comme ceux d'en bas; puis encore trois rangs de dentelle par-dessus les cinq bouillons. Les nœuds de ruban posés sur les bouillons sont en ruban de satin rose et forment tablier. — Le corsage est garni de la même dentelle que la jupe. — Riche chemisette et mouchoir à encadrement de Bruxelles de la maison Daniel Deray. — Coiffure de dentelle et de roses.

Détails du patron.

La brassière se fait en piqué blanc; les manches sont garnies en bas d'une valenciennes d'un demi-centimètre de haut posée plate. Le bavoir est aussi en piqué garni tout autour d'une petite valenciennes froncée. Le béguin est en batiste garni d'une valenciennes. Le fichu layette se fait en brillantine et se garnit tout autour d'une petite malines froncée.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Si vous voulez voir une ville où à côté des sciences et des arts règnent la splendeur, la richesse et le luxe, où tout ce qui est beau et grandiose se trouve réuni, où tous les plaisirs et tous les amusements paraissent s'être donné rendez-vous, allez à Saint-Pétersbourg, et pour peu que vous soyez impartial, vous avouerez que cette magnifique capitale est bien digne d'être la résidence d'un monarque aussi grand et aussi puissant que Nicolas I^{er}.

Certes, Pierre le Grand, s'il pouvait revenir aujourd'hui pour revoir son œuvre, trouverait que la beauté admirable de Saint-Pétersbourg dépasse de très-loin toutes ses attentes et tous ses rêves.

Le grand nombre de belles églises, de palais et d'autres édifices magnifiques, ainsi que les rues et les places larges et régulières, ornées de monuments historiques, les canaux bordés de granit qui traversent la ville, et la grande et large surface miroitante de la Néva donnent à cette résidence un aspect dont on ne peut se faire une idée quand on ne l'a pas vu de ses propres yeux.

Saint-Pétersbourg gagne journalièrement en splendeur et en beauté, et chaque jour des édifices dans le style le plus élégant paraissent comme par enchantement sortir de la terre; même les vieux canaux devenus superflus ont été comblés pour faire place à de beaux boulevards et à de belles rues. L'ensemble des places du Palais, d'Isaac et de l'Amirauté, toutes les trois dans une enceinte et abordant l'une à l'autre, attire l'attention particulière de tous les étrangers.

Sur la place du Palais, entre le palais d'hiver et celui de l'état-major, s'élèvent la colonne d'Alexandre, l'un des plus magnifiques monolithes du monde (elle a 154 pieds 9 pouces de hauteur), l'Amirauté avec ses beaux et larges boulevards, le palais du Sénat, et enfin la splendide cathédrale d'Isaac, avec ses riches coupes dorées, au-dessous desquelles on voit les douze apôtres en bronze de grandeur colossale; cette cathédrale, toute construite de bronze, de marbre et de granit, est incontestablement l'un des plus beaux temples chrétiens du monde.

Le quai Anglais, qui commence à l'une des extrémités de la place d'Isaac du côté gauche, s'étend tout le long du côté de la Néva, tandis que du côté opposé s'étend dans la même direction le quai de la Cour (le faubourg Saint-Germain du Nord), qui continue en droite ligne jusqu'au jardin d'été.

C'est au milieu du quai Anglais que s'élève le fameux pont d'Isaac qui lie la rive gauche de la Néva avec la rive droite, nommée Vassili-Ostroff (Ile de Basile). Ce nouveau pont, tout en granit et de fonte de fer, cette œuvre merveilleuse, un des plus beaux et des plus riches ornements de Saint-Pétersbourg, qui était con-

sidé comme inexécutable sous les règnes précédents, s'élève depuis peu grâce à l'ordre puissant de l'empereur Nicolas.

Le quai Anglais, le rendez-vous des bateaux à vapeur qui partent de là pour tous les environs, offre en été un aspect très-intéressant; pendant toute la journée, il est fréquenté par des personnes qui arrivent ou qui partent. — En face de ce quai, de l'autre côté de la Néva, on voit le magnifique édifice de l'Académie des beaux-arts; plus haut, c'est-à-dire en face du quai de la Cour, la bourse, le corps des cadets, l'université et la douane; au milieu de la Néva se trouve sur une île la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul renfermant l'hôtel de la monnaie.

La vue du palais d'hiver, édifice gigantesque qui occupe presque un tiers du quai, est vraiment grandiose; de là l'œil atteint les ravissantes îles voisines qui bordent la Néva de tous côtés. — Pendant l'hiver la surface de la Néva ressemble à une immense place dont la fréquentation est énorme; les chemins pour les piétons y sont marqués par des allées de sapins que l'on plante dans la neige dans toutes les directions.

On voit à Saint-Pétersbourg, par de belles journées, se déployer toute la splendeur de la richesse; le luxe et l'élégance des toilettes et des équipages y sont portés au plus haut degré; ce sont alors les quais, les boulevards et les perspectives Nevski qui sont le lieu de réunion du beau monde.

Les trottoirs sont partout bien entretenus, les rues sont en général larges et belles. — Celles des rues qui commencent à la place du Palais, conduisant aux points les plus fréquentés de la ville, sont pavées d'un parquet uni de bois, sur lequel roulent continuellement avec une rapidité incroyable une grande quantité d'équipages de tout genre sans le moindre bruit, ce qui produit un effet tout particulier: tout cela paraît être un grand et beau panorama.

La perspective Nevski n'est pas seulement la plus belle rue de Saint-Pétersbourg, mais on peut dire de l'Europe; elle s'étend en droite ligne de la place du Palais jusqu'au riche et célèbre monastère d'Alexandre Nevski (trois quarts de mille d'Allemagne); là se trouvent des deux côtés de larges trottoirs, de belles maisons avec les plus riches et les plus élégants magasins de tout genre, des restaurants, des cafés, des confiseurs, etc., etc. La cathédrale de Kazan, les églises arménienne, luthérienne, catholique et hollandaise, le palais d'Anitchkoff (résidence du grand-duc héritier), la bibliothèque impériale, le théâtre Alexandrine, le Gostinôï-Dwor (vaste corps de boutiques) sous une longue colonnade, la Douma (hôtel de ville), le nouveau passage, l'hôtel de l'embarcadere du chemin de fer et plusieurs grands bâtiments font l'ornement de la perspective Nevski.

La cathédrale de Kazan, bâtie dans un style grandiose avec sa belle et vaste colonnade de granit, s'élève en demi-cercle sur une grande place; on voit devant

elle sur des piédestaux de granit poli les colossales statues de bronze des maréchaux Koutousoff et Barclay de Tolly que l'empereur Nicolas y a fait ériger, il y a douze ans environ, en l'honneur de ces héros.

Pour arriver d'un bout de la perspective Nevski à l'autre, il faut passer les ponts de police de Kazan, d'Anitchkoff et de Znamensk. — Le pont d'Anitchkoff est remarquable par les quatre statues de bronze tenant chacune un cheval colossal (modèle par le célèbre artiste russe baron de Clodt), qui se trouvent à ses quatre coins. — D'après tout cela, on peut se faire une idée de la magnificence de cette seule rue, qui nous donne en général la mesure de la richesse et de la beauté de la grande capitale du Nord.

Dans tous les quartiers de la ville on trouve de jolies fontaines dont, dans les derniers temps, on a considérablement augmenté le nombre. — Les rues principales, richement éclairées au gaz, sont très-fréquentées dans les belles soirées, et l'on se croit vraiment transporté dans un salon splendide lorsque l'on jette les yeux sur les beaux magasins, dont les lustres et les lampes également éclairés au gaz vous envoient mille rayons de feu. La foule des promeneurs qui reste bien tard dans la soirée se renouvelle sans cesse, et offre ainsi à chaque instant un nouvel aspect.

Pendant les soirées d'été la perspective Nevski a beaucoup d'analogie avec le boulevard des Italiens; mais c'est surtout le nouveau et magnifique passage (construit au prix de 3 millions de roubles par le comte de Steinbock-Fermor-Essen) qui renferme une grande quantité de magasins, de cafés, de salles de concert, etc., où se réunit un public nombreux.

Nous nous bornons à citer encore le palais du grand-duc Constantin Nicolaïévitch, superbe édifice construit de granit, de marbre rouge et de bronze; et le palais du grand-duc Michel, édifice moderne, d'un style fort élégant; énumérer tous les grands édifices de Saint-Petersbourg et faire une description détaillée de sa splendeur me paraît superflu; ils sont partout trop bien connus.

À la plupart des coins des grandes rues se trouvent des guérites d'une jolie construction appelées Boutka, devant lesquelles un soldat de police (boutchnik), la hallebarde à la main; est en faction. Cette institution est d'une grande utilité pour une ville aussi peuplée que Saint-Petersbourg, il est du devoir du boutchnik de veiller à la propreté des rues, de porter secours en cas d'accident, et d'empêcher pendant la nuit surtout que le repos des habitants ne soit troublé. — Dans chaque boutka sont logés plusieurs soldats de police, qui sont relevés toutes les deux heures; la nuit la boutka est éclairée intérieurement par une lampe, afin que ceux qui ont besoin du secours de la police puissent s'orienter plus facilement; un gorodovoï (c'est ainsi qu'on nomme les sous-officiers employés à la police de la ville, et dont plusieurs ont rang d'officier) est chargé de la surveillance des boutka qui sont placées

sous ses ordres immédiats; il est obligé de faire son rapport à l'inspecteur du quartier; quant à ce dernier, il est tenu de faire chaque nuit une ronde dans toutes les boutka appartenant à son quartier, et d'inscrire son nom dans un livre qui s'y trouve à cet effet. Ces livres, qui font preuve que l'agent de police a rempli sa tâche en personne, sont revus chaque matin par le commissaire de police.

Si la ville de Saint-Petersbourg cherche sa pareille en magnificence, ses environs aussi sont d'un pittoresque enchanteur. Les îles de Jélaguine avec le château impérial, Kamennoi-Ostroff avec son charmant théâtre d'été, Khrestowsky, Novaïa et Staraïa Derewnaïa et plusieurs autres, toutes situées à une heure de chemin à peu près de la ville, forment dans leur ensemble des groupes délicieux de villas, de jardins, d'orangeries et de promenades, et sont pour la belle saison le séjour favori du beau monde. — Il y a aux îles, plusieurs fois par semaine, de la musique et des divertissements de tout genre, comme illuminations, feux d'artifice, etc.; le dimanche toute la ville se porte dans ces lieux; la gaieté et la joie sont empreintes sur tous les visages, car le travail des six jours est largement compensé par le plaisir du septième.

L'établissement des eaux minérales à Novaïa Derewnaïa, qui se trouve sous la direction de quelques célèbres médecins, mérite une mention toute particulière. Un des meilleurs orchestres joue chaque matin, de six heures à neuf heures, soit dans le vaste et beau jardin, soit dans la salle de l'établissement. — Ce même établissement sert aussi d'endroit de plaisir. — L'entrepreneur de ces divertissements, M. Isle, n'a épargné ni peines ni dépenses pour réunir en cet endroit tout ce qui peut étonner et distraire.

Les soirées d'été, sous le nom de Nuits de Venise, sont uniques dans leur genre. — Pendant mon dernier séjour à Saint-Petersbourg, j'y ai été souvent, et chaque fois j'y ai trouvé un public nombreux et élégant. — C'étaient les excellents orchestres de Lumbye et de Gungl qui exécutaient à tour de rôle les plus belles pièces pendant toute la soirée. — Dans les soirées sombres surtout une resplendissante illumination à la Kiaking produit un effet enchanteur; des allées entières sont illuminées par des milliers de lanternes en guise de fleurs, et au milieu du jardin est suspendue une masse de lustres d'une grandeur extraordinaire. — Le fameux corps de bohémiens de Moscou, en costume national, campé dans des tentes bariolées, produit par son chant un effet tout particulier. De nombreuses gondoles vénitiennes remplies de spectateurs voguent sur un immense étang, et jusqu'à minuit la foule se promène dans les jardins.

Il y a encore beaucoup de semblables endroits de réjouissance, et on ne peut vraiment se plaindre à Saint-Petersbourg de manquer de distractions.

En une heure de temps on va de Saint-Petersbourg à Péterhoff, ce Versailles du Nord situé aux bords du

golfe de Finlande, résidence de la famille impériale et séjour de la haute noblesse en été. — L'empereur donne chaque année un demi-million de roubles de sa cassette pour la célèbre illumination qui a lieu le 4^{er} juillet, jour de naissance de S. M. l'impératrice. Plus de deux cent mille personnes, venues par eau ou par ferre à Saint-Petersbourg et des environs, se promènent dans les nombreuses allées splendidement illuminées. L'empereur, la famille impériale et toute la cour se promènent en équipages et sont salués par les cris joyeux de la foule; cette grande fête finit toujours par un bal paré, auquel sont aussi invités les marchands des deux premières guildes et les étrangers de distinction. — Le matin, après l'office divin, une grande revue offre un bien beau spectacle, et pendant la journée le régiment des chevaliers gardes, dont l'impératrice est le chef, monte la garde dans l'enceinte de Péterhoff. Cette résidence de Péterhoff est vraiment une chose admirable, et l'illumination dont nous venons de parler est vraiment unique.

La petite ville de Tsarskoë-Sélô et le château de plaisance de Pawlosk, éloignés l'une de l'autre d'une demi-heure de chemin, et où l'on peut se rendre de Saint-Petersbourg par chemin de fer en trente ou quarante minutes, méritent bien d'être cités. — La cour réside ordinairement au commencement et à la fin de l'été à Tsarskoë-Sélô, qui possède un superbe palais et un parc magnifique. L'orchestre de Gungl jeune joue chaque jour en été dans le Vauxhall de Pawlosk, où l'on dine très-bien à table d'hôte. — La direction du chemin de fer paye la musique, et l'entrée est gratuite.

En hiver, on fait hors de la ville de grandes parties de traîneaux qui sont suivies de dîners, de bals, de bals masqués, de pique-niques, etc. — Si les amusements en Russie coûtent plus cher qu'ailleurs, en revanche ils offrent par leur variété et leur bon goût une complète compensation; du reste, comme on gagne en Russie trois fois plus que dans les autres pays, on peut bien se permettre ces dépenses pour s'amuser.

Je pourrais nommer encore une grande quantité d'environs pittoresques et de lieux d'amusement de Saint-Petersbourg, mais je crains de me laisser entraîner trop loin, mon but principal n'étant que de prouver qu'en Russie l'on n'est privé en aucune façon de tout ce que l'étranger peut offrir sous ce rapport; bien au contraire, on y en jouit sur une plus grande échelle encore.

ADOLPHE ZANDO.

L'APOTHÉOSE DE NAPOLÉON.

PLAFOND PAR M. INGRES.

Le plafond d'Homère a son pendant, l'hôtel de ville ne pourra désormais rien envier au Louvre. Homère,

Napoléon, le plus grand poète antique, le plus illustre guerrier moderne, transfigurés, divinisés, élevés au milieu des auréoles de l'apothéose, dans le ciel des immortalités! M. Ingres seul, peut-être aux deux bouts de sa carrière, était capable d'accomplir ce prodige de génie, d'art et de science. Toute l'inspiration de la jeunesse bouillonne encore sous les cheveux noirs du peintre que l'âge n'a pas osé blanchir, et qui promet la séculaire et féconde vieillesse du Titien. Jamais sa composition n'a été plus hardie, son style plus grand, son pinceau plus ferme. *L'Apothéose de Napoléon* est le chef-d'œuvre de l'artiste et fera dans la postérité honneur à notre siècle.

Nul, à notre époque si troublée de systèmes divers, n'a conservé au même degré la religion du beau que M. Ingres; sa foi est restée inaltérable; le flambeau que la Grèce avait passé à l'Italie et Phidias à Raphaël a toujours brillé entre ses mains d'un éclat égal sans vaciller à aucun souffle: il le transmettra aux générations de l'avenir aussi lumineux qu'il l'a reçu. Le pur et noble idéal de l'antiquité nous est parvenu tout entier par ce glorieux intermédiaire.

M. Ingres a conçu et exécuté comme l'aurait fait un artiste du temps de Périclès ou d'Auguste ce radieux et difficile sujet. — Le plafond destiné à l'hôtel de ville semble détaché de la pinacothèque des Propylées, où il eût pu figurer parmi les tableaux d'Apelles, de Polygnote, de Parrhasius et d'Euphranor.

Aussi est-ce un pèlerinage continué à l'atelier du peintre, transformé en sanctuaire de l'art; l'empereur et l'impératrice sont allés visiter cette *Apothéose de Napoléon*, et tout ce que Paris compte de grand, d'illustre, d'intelligent, s'est honoré comme d'une faveur d'être admis à contempler l'œuvre nouvelle.

Nous allons essayer, en regrettant l'impuissance de la parole, de donner à ceux qui ne l'ont pas vue une idée de cette composition magnifique.

La toile est de forme ronde, comme pour enfermer dans un cercle d'éternité l'apothéose qu'elle représente. Au sommet du tableau, au-dessus d'un segment de zodiaque où s'ébauchent vaporeusement les signes du Lion, du Taureau et des Gémeaux, scintille cette étoile qui est devenue un des soleils du ciel de la gloire. Dans le bleu vierge de l'éther roule un char triomphal traîné par un quadriga de chevaux dignes d'être attelés au char d'Apollon, aussi purs de forme, aussi ardents d'allure qu'Aéthôn, Eoüs, Phlégon et Pyroïs, et qui semblent, tant ils ont l'air fier et intelligent, doués de la parole humaine comme les coursiers d'Achille. Si leur noble robe n'était dorée de cette historique teinte isabelle des chevaux du sacre, on croirait qu'ils se sont élancés des métopes du Parthénon au milieu de l'azur tout frémissant encore du ciseau de Phidias; leurs crinières, droites et comme taillées dans le marbre pentélique, leurs narines roses et fumantes, leurs yeux couleur de violette qu'illumine une lumière d'argent, leurs cous de cygne fins et nerveux où se tord un réseau de

veines, leurs poitrails beaux comme des torsos de jeunes dieux, leurs pieds aux sabots d'ivoire, qui ne se sont jamais usés aux cailloux des sentiers terrestres et qui battent comme des ailes la fluide plaine de l'air, en font une race à part, destinée à transporter du tombeau à l'Olympe les héros divinisés. Le cheval que Neptune fit jaillir du sommet de l'Acropole avec un coup de trident ne pouvait assurément offrir un type d'une beauté plus accomplie : des têtiers, des chanfreins et des jugulaires constellés de saphirs, d'émeraudes et de rubis qui ne le cèdent pas en élégance aux plus riches bijoux de femme, composent leur harnais ou plutôt leur ornement, car aucun lien ne les rattache au char entraîné par sa propre impulsion dans leur lumineux sillage. Dédaignant les artifices connus, M. Ingres n'a pas pavé la route de son quadriga aérien de ces lourds nuages blanchâtres, grand chemin des apothéoses vulgaires ; il l'a hardiment lancé en plein éther, où le char étincelant et les blonds coursiers, soutenus par leur propre légèreté, planent aussi aisément que l'aigle qui précède leur vol l'envergure éployée, la foudre entre les serres.

L'empereur, debout sur le char triomphal, comme un dieu sur un autel d'or, a, dans sa physionomie et dans sa pose, la majesté sereine et la joie tranquille du héros qui prend possession de son immortalité. Son torse nu semble fait de marbre et de lumière, et jamais le ciseau grec n'a sculpté de formes plus pures, plus nobles, plus éternellement jeunes, plus divinement belles. Les misères et les fatigues terrestres ont disparu dans cette radieuse transfiguration. Cette chair, pétrie de pensées et de rayons, ne porte plus aucun stigmate humain, pas même la trace des clous de diamant qui fixaient le Titan au rocher de Sainte-Hélène ; quant à la tête, nous ne croyons pas que le pinceau en ait jamais tracé une semblable. C'est la beauté des médailles et des camées, jointe à une expression de génie suprême et de souveraineté irrésistible que l'antiquité ne connut pas. La ressemblance s'allie si intimement à l'idéal, dans cet incomparable morceau, que cette tête, ceinte d'un laurier d'or, qui pourrait être celle de Mars, d'Alexandre ou de César, est le plus frappant et le plus réel portrait de Napoléon.

Le héros tient d'une main le sceptre surmonté d'un aigle, et de l'autre le globe du monde représenté par un saphir transparent comme la boule de la Fortune. Un mouvement aussi hardi que naturel fait chercher à ce bras un point d'appui sur la hanche, et presse contre le flanc la garde d'une épée à poignée romaine qui semble prête à défendre le globe. Ce geste, que M. Ingres seul pouvait risquer avec sa naïve sublimité de style, produit les plus heureuses inflexions de lignes. Le manteau impérial se développe amplement et splendidement derrière le César, et l'un de ses plis voltigeants lui entoure la tête comme d'une auréole de pourpre, nimbe du souverain et du guerrier.

Debout près de lui, sur le char, une Renommée le

couronne d'un cercle d'immortelles d'or, et tient abaissé un clairon dont la fanfare est inutile, car tous les échos de la terre renvoient, sans qu'on le leur jette, le nom qu'elle proclamerait. Cette Renommée n'a pas l'attitude protectrice et victorieuse que les peintres donnent ordinairement à ces sortes d'êtres allégoriques ; sa physionomie, sa pose expriment comme un respect filial ; à son air de joie douce et de soumission attendrie, on dirait que le héros est son père, et que c'est avec une certaine crainte pieuse, comme Thétis touchant la barbe de Jupiter, qu'elle place sur ce front majestueux, qui d'un froncement de sourcil ébranlait l'univers, le signe et la consécration de l'immortalité. Une tunique d'un vert glauque comme les yeux de Minerve ou les ondes de l'Océan caresse les formes virginales de son corps charmant, et laisse nus des bras aussi beaux que ceux de Galatée dans la fresque de la Farnesine ; un caprice délicieux a présidé à l'arrangement de sa coiffure : la rapidité de sa course en fait onduler quelques mèches comme des flammes sur le front d'un génie.

Devant le quadriga, dont les guides se réunissent entre ses mains à la palme et à la couronne, attributs du triomphe, vole une Victoire aux ailes d'azur, d'un jet superbe et d'une incomparable grandeur de style. A la plus pure beauté féminine se mélange l'héroïsme le plus mâle et le plus élevé sur ce visage éclatant comme la gloire, tranquille comme l'éternité. Un peplum d'un jaune pâle voile sa poitrine d'un ton lumineux. Une tunique aux mille petits plis, fripée comme la draperie de la Victoire Aptère, flotte jusqu'à ses pieds blancs, où elle bouillonne en écume rose. Cette figure, d'une grâce si fière, d'une élégance si hardie, que ses bras levés en l'air feraient nager dans le vide comme deux ailes blanches, à défaut des ailes bleues qui palpitent à ses épaules, égale en beauté, si elle ne les surpasse, l'Iliade et l'Odyssée du plafond d'Homère ; c'est le même style, la même perfection, plus l'élan et la hardiesse aérienne.

Cette belle courrière conduit le char au temple de la Gloire, dont la rotonde à colonnes corinthiennes dessine son architecture splendide dans la vapeur d'or des apothéoses. A travers les entre-colonnements apparaissent, sur les murs de la cella, des fresques représentant des combats homériques ; ce temple, qui occupe le segment droit du plafond, semble avoir été tracé par Ictinus ou Mnésiclès sur un marbre de l'Acropole.

Nous n'avons encore décrit que la zone supérieure de la composition ; les pages sont composées de phrases successives, tandis que la toile se lit instantanément et d'un seul coup d'œil, et nous ne pouvons présenter les objets qu'un à un.

Au-dessous du groupe triomphal se découpent des crêtes de montagnes bleuâtres : et plus loin, dans le recul de la perspective, émerge du sein de l'Océan l'écueil volcanique de Sainte-Hélène. C'est de là que s'est élancé le cortège radieux, qui aboutit au temple

de l'Immortalité, comme s'il fallait partir du malheur pour arriver à la gloire.

Dans la portion inférieure s'élève sur des degrés un trône vide et voilé où s'adosse un aigle fidèle farouche et sévère, descendu là sans doute de la hampe d'un des drapeaux de la vieille garde; devant le trône, un escabeau d'ivoire et d'or semble attendre le pied impérial. A gauche, la France, soulevant son manteau de deuil semé d'abeilles violettes, lève sa tête éplorée et ravie vers la vision étincelante à qui elle tend les bras. Une courte inscription, tracée sur le velours du tapis : — *In nepote redivivus* — explique et complète la pensée de l'artiste. De derrière ce trône jaillit, avec un mouvement d'une violence fulgurante, une figure robuste et terrible, au masque tragiquement crispé, qui n'aurait pas besoin d'avoir écrit en caractères grecs le nom de Némésis sur la bordure rouge de sa tunique blanche pour être reconnue à l'instant par tout le monde. Le bras en raccourci est superbe et digne de Michel-Ange pour la science du dessin et la force de la musculature. Cette apparition subite foudroie du geste un groupe de figures révoltées et furieuses qui rentrent comme de hideuses larves dans un brouillard noir où siffle le serpent de l'anarchie.

La critique ne peut ici que décrire et tâcher de trouver des formules d'admiration dignes de l'œuvre. L'ordonnance merveilleuse de la composition, la sublimité du style, la sérénité éclatante du coloris, l'aspect monumental, enfin les plus hautes qualités de l'art se trouvent réunies dans le plafond de M. Ingres. Tout est choisi, rare, exquis : ornements, bijoux, accessoires. La perfection des détails ne nuit en rien à la grandeur de l'ensemble. Terminons par un vœu timide : Pour lui assurer l'éternité relative dont l'homme dispose, nous voudrions voir cette magnifique composition gravée sur une grande agate comme l'apothéose d'Auguste du trésor de la Sainte-Chapelle. Le camée moderne ne craindrait pas la comparaison avec le camée antique.

THÉOPHILE GAUTIER.

REVUE MUSICALE.

Voilà bien six mois qu'à l'Opéra-Comique tout le monde n'était occupé qu'à une chose : à préparer l'apparition de *l'Étoile du Nord*. Directeur, orchestre, chanteurs, peintres et machinistes, ne songeaient plus qu'à l'œuvre nouvelle de l'illustre Meyerbeer. On reprenait bien quelques chefs-d'œuvre anciens, on essayait même quelques opéras nouveaux en un acte, mais en petit comité, à la dérobée, sans y attacher d'importance. C'est que les principaux artistes apprenaient leurs rôles, c'est que tous les chefs d'emploi étaient uniquement voués à la répétition, à la mise en scène du *grand opéra-comique*. Mais aussi les créateurs

des principaux rôles étaient-ils déjà fatigués avant la première représentation, et a-t-il fallu interrompre, dès la seconde exécution, la marche triomphale de cette œuvre grandiose. Mademoiselle Duprez et Battaille, déjà très-peu robustes, n'ont pu résister à ce régime de grand opéra, et je me demande, inquiet, comment ils pourront remplir deux cents fois de suite des rôles aussi fatigants sans demander grâce à tout instant ; — d'un autre côté, il serait fort difficile de les remplacer ou de les doubler, car personne ne voudra s'exposer à une comparaison dangereuse. Je n'ai donc vu qu'une seule fois cet opéra, qui renferme dix-neuf morceaux de musique, et encore faut-il vous avouer, mesdames, que je n'ai rien vu, tant vos charmantes toilettes, et vos sourires de plaisir, et vos larmes d'attendrissement, m'ont distrait de la pièce, et tant ma place, pour tout dire, était peu en harmonie avec mon métier de critique. Tout Paris, comme on a l'habitude de dire, avait voulu tenir dans la salle de l'Opéra-Comique, et, comme je ne suis qu'une petite partie imperceptible de ce Paris, il a bien fallu me contenter d'un trou de souris. Une œuvre de Meyerbeer, travaillée et ciselée avec une perfection inouïe, ne veut pas être jugée d'après une seule audition, et, comme elle a l'immortalité devant elle, nous aurons tout le temps, vous en conviendrez, d'y retourner et d'en reparler. Permettez-moi de ne vous dépeindre aujourd'hui que l'enthousiasme de ce public d'élite des premières représentations, l'entrain des artistes, l'élan des chœurs et des orchestres (car il y en a plusieurs), l'attention et l'émotion générales, et l'ovation faite à Meyerbeer, qui a été amené par ses interprètes sur la scène jonchée de fleurs. La pièce est faite avec cette habileté qui n'appartient qu'à Scribe. Elle commence en Finlande, dans un petit village sur les bords de la mer Baltique. Peters, ouvrier un peu mauvais sujet, suit une douce et jolie fille, cantinière de son état, et lui jure un amour éternel ; mais elle veut le corriger d'abord de son ivrognerie et de sa brutalité, ne se doutant pas qu'elle entreprend ainsi l'éducation de l'empereur de Russie et la civilisation de toute une nation. Catherine (c'est le nom de la jeune cantinière) a un frère, Georges, qui doit épouser Praskowia, une amie d'enfance ; mais, ô douleur ! il tombe à la conscription et va être entraîné, lorsque Catherine, profitant de sa ressemblance avec ce frère bien-aimé, prend le costume de soldat, et part à sa place pour lui laisser le temps de se marier. Pendant qu'on célèbre *l'hymen*, on voit s'en aller dans le lointain le faux Georges, la courageuse Catherine.

Au second acte, nous sommes dans le camp russe. Peters a pris avec lui, comme aide de camp, son ami Danilowitz, pâtissier au premier acte, — et tout en parlant de Catherine, il ne se souvient plus des promesses qu'il lui avait faites, demande des vins généreux, fait venir des cantinières et leur fait chanter la chanson du corps de garde, boit et s'enivre avec elles ; — mais Catherine était là, l'arme au bras, montant la

garde devant la tente de Peters sans le savoir ; — à sa voix elle le reconnaît, lui officier, lui avec des vivandières, lui toujours brutal et ivre : — elle ne se connaît plus, et quittant sa faction, elle donne un soufflet au caporal qui veut la retenir. Grande rumeur. Pierre, qui ne devine rien, ordonne qu'on fusille le jeune soldat. Catherine ne parvient pas à se faire reconnaître par lui ; on l'entraîne, on fait feu sur elle. Mais rassurez-vous, M. Scribe n'est pas homme à renoncer à un charmant troisième acte, et avec lui un dénouement en amène toujours un autre plus imprévu. — Le soldat indiscipliné s'est jeté dans une rivière qui se trouvait là fort à propos et s'est sauvé à la nage, absolument comme Berthe dans le *Prophète* ; auparavant il, ou plutôt elle, puisque c'est Catherine, elle a laissé tomber un papier à l'adresse de Peters. Ce papier renferme l'anneau que le charpentier Peters avait donné à sa bien-aimée et le secret de la conspiration des Strelitz contre Pierre le Grand. Danilowitz a caché Catherine dans la demeure impériale ; elle a perdu la raison et ne reconnaît plus ses amis. Peters apprend cette nouvelle par son favori, et imagine de rendre la raison à celle qu'il aime plus que jamais en lui retraçant les scènes de son village. C'est bien son frère qu'elle entend : il joue de la flûte et elle lui répond ; c'est bien Praskowia qui la serre dans ses bras ; c'est bien Peters qui lui parle de leur amour naissant. Catherine, revenue à elle, voit Peters à ses pieds ; il se relève empereur, et sur un signe du czar, les portes s'ouvrent, les dames d'honneur et les chambellans entrent, et Pierre le Grand pose sur la tête de Catherine la couronne nuptiale et le diadème impérial.

Ce conte de fée, habilement arrangé et fertile en situations dramatiques, a offert au vaste génie de Meyerbeer des ressources nouvelles par le caractère demi-sauvage et demi-soldatesque des personnages : il a mis en opposition le doux rayonnement de l'Etoile et la sombre brutalité de ces hordes farouches. Comme dans toutes les admirables peintures de Meyerbeer, l'unité de couleur en fait un tableau saisissant, grandiose, on pourrait dire philosophique.

L'ouverture débute par la *marche sacrée*, et dès les premières mesures vous voyez un camp, une lutte, le triomphe de l'autorité et de la civilisation, amené par le triomphe de l'amour qui se fait pressentir par un *pianissimo* de harpes, de hautbois et de flûtes d'une extrême suavité. — J'ai remarqué dans le premier acte la chanson bohémienne de Catherine (mademoiselle Duprez) avec accompagnement de tambour de basque ; — un chœur de jeunes filles, le chœur de la noce, — les couplets en *si bémol* chantés parfaitement par mademoiselle Lefebvre et tout le final du départ de Catherine. — Tous les morceaux du second acte sont à citer et à louer sans restriction. Les couplets du caporal (Hermann Léon) et la chanson des cantinières (mesdemoiselles Lemer cier et Decroix) sont d'un entrain irrésistible et ont été redemandés ; — j'eusse volontiers

fait répéter toute la scène de la tente, où Meyerbeer a prodigué à pleines mains des trésors de mélodie et des richesses d'harmonie qui font de ce final splendide peut-être la plus belle page de l'immortel auteur. — Le troisième acte, en retraçant les jours heureux de Catherine, rappelle les diverses mélodies des actes précédents, et ajoute ainsi par le charme du souvenir à l'émotion du drame. — Les célèbres variations, duo pour soprano et flûte, que Jenny Lind chantait dans le *Camp de Silésie*, ont été très-bien vocalisées par mademoiselle Duprez à la fin de l'opéra nouveau ; mais je crains que cela ne soit bien fatigant pour cette jeune cantatrice si frêle, mais si distinguée et si poétique. — Faisons des vœux pour que les créateurs de cette grande œuvre puissent résister au temps comme l'œuvre elle-même.

Aux Italiens, en reprend tout le répertoire des anciens beaux jours, et on a raison. Mais si un opéra tel que *Don Giovanni* a résisté au temps, je ne puis en dire autant des artistes, et à part madame Alboni, parfaite dans le délicieux rôle de Zerline, les chanteurs n'ont eu de leurs anciens rôles que les costumes.

Pour me dédommager je suis allé entendre *Moïse* au Grand-Opéra ; c'est là que j'ai retrouvé de vrais artistes italiens ; le rôle de Pharaon est le triomphe de Morelli ; et, quant à madame Bosio, rien ne peut donner une idée de la perfection de son chant, de sa méthode magistrale, de l'égalité inouïe de ses roulades. Avec mademoiselle Cruvelli pour les rôles dramatiques et madame Bosio pour le chant orné, notre Opéra se maintient dignement au rang de première scène lyrique du monde.

Le quatrième concert du Conservatoire a été jusqu'ici le plus beau. Le *Sabbat* de Mendelssohn a été exécuté avec un brio remarquable ; l'orchestre aussi bien que le public s'assimile de plus en plus cette musique étrange et fantastique, mais pleine de couleur et d'imprévu. Bonnehée, le jeune baryton de l'Opéra, a eu un grand succès dans la belle prière qui termine la légende des sorciers. — Madame Nissen a chanté avec une scrupuleuse exactitude un air large et simple de Handel. La symphonie en *la* a terminé la séance ; comme toujours l'andante a été bissé. — En vous parlant de concerts, et avant de terminer cette revue de la quinzaine, je vous annoncerai, mesdames, le retour de Vieuxtemps et de madame Pleyel ; aujourd'hui même le roi du violon et la fée de la harpe doivent se faire entendre dans un concert de charité ; ils commencent toujours par là ; si vous êtes assez heureuses d'assister à ce magnifique concert (donné à la salle Sainte-Cécile), vous vous trouverez amplement récompensées, déjà ici-bas, d'une bonne action que vous aurez faite pour gagner le ciel.

A. V. RÉCUM.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *La joie fait peur*, comédie en un acte par madame E. de Girardin.

Ce petit acte en pleurs vient de réussir aux Français, où le Gymnase écoule décidément toutes ses mièvreries. La toile se lève sur une scène du dernier lugubre : madame Désaubier est en deuil, sa fille Blanche est en noir, mademoiselle Mathilde aussi. Ces dames, mère, sœur et fiancée, pleurent M. Adrien, jeune officier de marine mort dans un voyage de découvertes. — Avant d'aller plus loin, qu'on nous permette d'insister un instant sur le choix du sujet. Il est évident que ceci est une pièce de circonstance fondée sur l'aventure de Bellot, ce que nous blâmons pour notre compte à tous égards. Il y a dans la littérature de théâtre et de roman une telle famine, que tout lui paraît bon à dévorer, sans souci des convenances morales les plus immédiates.

Mais revenons. Pendant que les trois femmes pleurent, M. Octave, ami d'Adrien et qui le sait vivant, s'efforce de le supplanter dans le cœur de mademoiselle Mathilde. Il n'aime pas les morts qui reviennent, et ne demande qu'à consoler à son profit la belle affligée, qui s'occupe à peindre de mémoire celui qu'elle a perdu. Octave est donc le traître de la pièce, ressort indispensable du théâtre ancien et moderne, sous quelque nom qu'on le déguise. Il y a un vieux serviteur, Noël, qui est aussi inconsolable ; car, dans cette histoire, personne ne veut être consolé : chacun pleure dans son coin ; ce ne sont que gémissements étouffés des acteurs et du public ; la charge du souffleur devient une sinécure.

Enfin Octave, resté seul avec Mathilde, lui avoue son amour ; la jeune fille le repousse très-nettement et le traite comme un drôle. Puis vient un monologue de Noël, au bout duquel Adrien reparait inopinément. Ici commence la réalisation du titre : *La joie fait peur*. Noël est le premier à en faire l'expérience. Il s'agit maintenant de préparer la mère, la sœur et la fiancée à ce retour imprévu. La pièce, comme on voit, n'a qu'une situation : Blanche est la seconde personne qui essuie le feu de la joie ; puis vient Mathilde. Reste madame Désaubier. Comme jusqu'ici le public a assisté à un *crescendo* d'émotions violentes, il s'attend à voir mourir de saisissement le dernier personnage non informé. Mais, si *la joie fait peur*, elle ne tue pas, et tout le monde cesse de pleurer.

Cette pièce, pour parler comme l'affiche, ou cette comédie, titre que nous lui refusons obstinément, a été remarquablement jouée. Regnier est excellent dans le rôle de Noël ; mademoiselle Delphine Fix a été charmante et très-dramatique dans celui de Mathilde. Le noir et les larmes lui vont aussi bien que le rose et le

sourire, et nous n'avons jamais pu nous indigner contre cet affreux Octave, qui nous semble avoir les meilleures raisons de l'aimer et de le lui dire. Mademoiselle E. Dubois (Blanche) ressemble au petit ange blond de la douleur ; elle a l'air bien jeune, trop jeune peut-être ; mais quinze ans font tout excuser et admirer. Quant à madame Allau, elle s'est montrée, comme toujours, excellente comédienne dans le rôle lamentable de madame Désaubier ; mais elle joue trop bien pour attendre extrêmement. Nous ne nous en plaindrons pas : il y a dans tout ceci des larmes pour tout le monde. M. Delaunay a été très-convenable en Adrien.

Voilà l'analyse équitable de *La joie fait peur*. Nous l'avouons, il y a dans le talent de madame E. de Girardin une afféterie et une manière qui ne nous sont pas sympathiques. Que les larmes résultent naturellement d'une situation donnée, à la bonne heure ; mais un gémissement continu fatigue et n'attendrit pas. Ceci rappelle Dorine disant à Sganarelle : — Ah ! monsieur, ne pleurez pas comme cela, car vous allez me faire rire. Somme toute, *La joie fait peur* est un progrès sur *Lady Tartufe*. La pièce n'a qu'un acte, et le tout se termine pour le mieux.

LÉOPOLD DANIEAU.

LIBRAIRIE NOUVELLE.

Cette librairie, si heureusement située, publie, en prose et en vers, les ouvrages que toutes les femmes élégantes doivent avoir sur leur guéridon. Parmi ces livres, nous signalerons prochainement à nos lectrices ceux qui méritent le mieux de captiver leur esprit. Aujourd'hui nous nous bornons à leur offrir un chapitre sur *la Maternité*, tiré de l'ouvrage nouveau que M. Émile de Girardin va faire paraître à la *Librairie nouvelle* : ce livre intéresse toutes les femmes.

HYPOTHÈSES.

« Je suppose diverses jeunes filles, nées dans les conditions les plus diverses et toutes parvenues à l'âge nubile.

» Valentine est douée de tous les dons de l'éducation, de l'esprit, de la jeunesse et de la fortune. Elle peut choisir un mari à son gré. Elle n'a que l'embarras du choix. Elle est catholique. Elle plaît à Lucien, pareillement doué de tous les dons de l'éducation, de l'esprit, de la jeunesse et de la fortune ; mais il est protestant ; Lucien insiste pour épouser Valentine. Elle le refuse, et ce refus est fondé sur ce que le protestantisme accueillant le divorce, que repousse le catholicisme, aucun mariage ne saurait avoir lieu entre deux

personnes appartenant à des religions dont l'une le proclame un acte indissoluble, tandis que l'autre admet que c'est un nœud qui peut se dénouer. En effet, il n'y aurait pas eu pour Valentine garanties suffisantes et égalité de conditions réciproques. Lucien est donc écarté. Roger se présente. Valentine l'écarte aussi. Pourquoi? Roger lui déplairait-il? Non; au contraire, il lui plaît : il est beau, il est riche; mais Valentine, éclairée par les conseils et l'expérience de sa mère, a entrevu dans l'indiscipline des opinions de Roger, en matière de foi religieuse et d'opinion publique, que ce seraient là deux freins qui le retiendraient peu le jour où il trouverait trop pesante ou trop courte la chaîne du mariage et où il serait tenté de la rompre, trop heureux de recouvrer sa liberté au prix de l'abandon, de la perte du douaire par lui constitué à Valentine par acte authentique, si considérable que fût ce douaire. Roger n'est point accueilli; Valentine lui préfère Édouard. A-t-elle tort? a-t-elle raison? C'est ce qu'apprendra l'avenir. L'acte constitutif du douaire a été dressé devant notaires; le mariage a été célébré par le prêtre; il est consommé; Valentine est l'épouse d'Édouard. Entre ce qui avait lieu sous le régime qu'il est question de réformer et ce qui vient de se passer hypothétiquement, nul autre changement, si ce n'est que Valentine conserve le nom de sa mère et que ce nom est celui qu'elle transmet à ses enfants. Je suppose que Valentine ne se soit pas trompée dans son choix; je suppose Valentine mère de trois enfants; ils savent qu'ils n'ont de droit que sur les biens de leur mère, après sa mort, et que la fortune de leur père ne leur reviendra que s'il la leur donne expressément par un acte spontané de sa libre volonté; ils n'y comptent donc que très-éventuellement et dans une certaine mesure; comptant moins sur lui, ils comptent plus sur eux. Loin d'être un mal, ce sera un bien; ce sera un stimulant et un progrès. Maintenant, je suppose que Valentine ait été la victime d'une illusion. Édouard ne possédait aucune des qualités qu'elle lui supposait. Ce qui paraissait vertu en lui n'était qu'inexpérience; ce qui paraissait douceur n'était que faiblesse de caractère. Perversi par de funestes influences, il ne tarde pas à tomber dans tous les excès d'une vie dissipée et dissolue. Que fait Valentine? Si Valentine est véritablement et sincèrement catholique, sa conduite est tracée par sa foi; alors même qu'elle a cessé d'aimer et d'honorer son mari, elle lui est encore fidèle, pour n'être pas infidèle à l'Église. Puisant à la source vive, pure et intarissable de la maternité des forces et des qualités nouvelles, elle se consacre à l'éducation des enfants qui portent son nom et dont elle répond devant la société. Elle y met son honneur et son bonheur. Les trois meilleurs rois de France ont été formés par des femmes, par leurs mères : saint Louis, par Blanche de Castille; Louis XII, par Marie de Clèves; Henri IV, par Jeanne d'Albret.

» Ainsi par la maternité la femme se relève et s'é-

lève. Elle n'est plus irresponsable et désœuvrée. Elle tient dans ses mains, elle le sait, l'œuvre de l'avenir et elle en répond. La trame qu'elle ourdit est celle de l'humanité. La fonction qu'elle accomplit est la plus haute, la plus noble, la plus difficile de toutes les fonctions. En est-il, en effet, de plus difficile, de plus noble et de plus haute que celle de concevoir un enfant, de le porter neuf mois dans ses entrailles, de lui donner la vie au risque de perdre la sienne, de l'allaiter pendant plus d'une année, de l'élever, de l'instruire, de discerner ses qualités, de reconnaître ses défauts, de former son caractère, son cœur et son esprit? Pour changer les destinées d'un peuple il suffit souvent d'un progrès entrepris et accompli par un homme. Toute mère, dans son légitime orgueil, peut espérer de donner le jour à un tel homme. Toute mère peut espérer d'être illustrée par son fils. Est-ce que toute mère chrétienne et croyante n'a pas, devant elle, un puissant exemple qui doit l'encourager : l'exemple de Marie, la mère de Jésus? Contre un pareil exemple, donnant si pleinement raison à ce principe nouveau que je viens opposer au principe ancien, que pourra invoquer la contradiction? que pourra-t-elle m'objecter? Contradiction, je t'attends.

» Fille d'une mère pauvre ou ruinée, Thérèse ne possède pour toute fortune que l'attrait dont la nature l'a dotée. Elle n'est pas seulement exposée à la séduction, elle est encore exposée à l'abus que beaucoup d'hommes ne craignent pas de faire du pouvoir matériel ou de l'ascendant moral que leur donne l'avantage de certaines positions. Pour se soustraire aux obsessions dont elle est l'objet, obsessions empruntant toutes les formes, celle de la prière et celle de la menace alternativement, Thérèse fera-t-elle entendre la voix de la vertu? Une pauvre fille qui parle de sa vertu et qui n'a que ce rempart pour se défendre contre une convoitise déterminée est une fille perdue. Toute résistance de sa part ne fait que rendre le désir plus vif et l'attaque plus hardie. La vertu n'est un rempart invincible que contre l'amour sincèrement éprouvé et profondément ressenti. La timidité de l'un fait la force de l'autre.

» Pauvre fille obscure qui répètes, sans les bien comprendre, les mots d'honneur et de vertu qu'on t'a appris; ne vois-tu pas que tu te livres lorsque tu crois ainsi t'abriter derrière eux? Ta vertu? En quoi donc seras-tu plus honorée si tu la gardes, moins honorée si tu la perds? Est-ce que le monde qui dispense l'estime te connaît, te regarde et tient compte des assauts que tu repousses, des luttes que tu soutiens, et finalement de ta victoire ou de ta défaite? Est-ce que la misère d'une femme n'est pas jugée plus sévèrement que sa faiblesse? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux être recherchée que repoussée? Tu crains la médisance? Ignorez-tu donc que la calomnie existe? On ne dira pas que, placée entre deux sacrifices, tu as préféré faire celui de ton travail et de ton pain; on dira le contraire, on dira que c'est parce que tu t'es mal conduite que tu

as été renvoyée de la maison, du magasin, de l'atelier ou de la fabrique. L'hypocrisie a des alliés et des cautions que la vertu n'a pas. Il est communément admis, comme présomption, que l'hypocrisie dit la vérité et que c'est la vertu qui ment. Pauvre fille assiégée à qui ce langage est tenu crûment, réponds-y si tu peux.

» Crois-moi; si tu es sincère et si tu veux être invincible, cesse de te servir de mots de convention qui, tombant de tes lèvres, sonnent faux; ne prononce plus le mot de vertu; c'est un mot trop dangereux à employer. Prononce tout de suite et sans hésiter le mot de maternité. Derrière ce mot fermement articulé tu seras inviolable. Déclare que tu ne te pardonnerais pas et que la société elle-même ne te pardonnerait pas, si tu mettais au monde un enfant dont le sort et l'éducation n'auraient pas été préalablement assurés! Renferme-toi dans ce dilemme inexpugnable et n'en sors pas: dis à ton séducteur ou à ton oppresseur, peu importe, dis-lui: — « Ou vous m'aimez ou vous ne m'aimez pas, ou vous êtes un honnête homme ou vous êtes un malhonnête homme; si vous m'aimez, ainsi que vous le répétez, si vous êtes un honnête homme, ainsi que vous le prétendez, prouvez-le en me garantissant les moyens d'élever l'enfant qui portera mon nom et qui aura le droit de me demander compte de l'existence que vous lui aurez donnée, mais qu'il aura reçue de moi; lorsqu'il aura besoin de pain ou d'appui, ce n'est pas à vous qu'il s'adressera, ce sera à moi; vous, peut-être, ne vous verra-t-il jamais; moi, il me verra toutes les fois qu'il ouvrira les yeux. Vous hésitez, vous refusez, donc il n'est pas vrai que vous m'aimiez, donc il est douteux que vous soyez un honnête homme! Mais j'aperçois que vous pensez et j'entends que vous dites: « Ce langage est celui de la fille qui se vend et » ne se donne pas. » Non, monsieur, ce langage est celui de la mère qui considérerait non plus justement comme une faiblesse, mais en réalité comme un crime de donner la naissance à un enfant dont elle serait obligée de cacher l'existence, et qu'elle serait contrainte d'aller furtivement déposer au tour d'un hospice. Si j'ai un enfant, je veux le porter, l'allaiter et l'élever sans mystère; je veux lui apprendre à aimer et à respecter sa mère, qui, avant de penser à elle, aura pensé à lui. De quoi aura-t-il à se plaindre? Son éducation aura été assurée. Qu'aura à redire la société? Elle aura été ainsi délivrée de la charge et du soin de pourvoir à l'existence de milliers d'enfants trouvés et abandonnés. Habitué que vous aviez été à faire retomber sans scrupule, sur la femme subornée ou violentée, tout le risque et toute la responsabilité de ce qu'il vous convenait d'appeler l'excès de sa faiblesse et qu'il eût été plus juste d'appeler l'abus de votre force, ce langage si vrai, si simple, si positif, exempt de grandes phrases et de faux sentiments, glace vos transports et dissipe l'ivresse de vos sens; vous reconnaissez que vous n'y sauriez rien répondre... »

» L'honnête homme qui s'était oublié se sent troublé dans sa conscience; en lui parlant ainsi, la pauvre fille l'a réduit au silence. Le mot de vertu l'eût perdue! Le cri de la maternité l'a sauvée!

» Est-ce vrai?

» Mères, apprenez donc à vos filles à se défendre et à se protéger par d'autres raisons que les raisons banales et impuissantes que vous les avez accoutumées à répéter machinalement, sans tenir compte des différences de condition qui résultent de la société telle qu'elle est constituée! Mères, dites donc de bonne heure à vos filles ce que c'est que la maternité: enseignez-leur que c'est, à la fois, pour la femme, le plus grand des périls et le plus impérieux des devoirs! Qu'elles sachent que c'est au prix de sa vie, souvent, que la mère met au monde un enfant, et qu'en tous cas elle répond de lui, soit qu'elle meure ou qu'elle survive! C'est principalement l'inexpérience qui recrute la prostitution, laquelle, ensuite, s'entretient par l'opprobre qui s'attache à ce qu'il est convenu d'appeler la *première faute*. Donc faites d'abord cesser l'inexpérience: après viendra le jour où il n'y aura plus d'opprobre et de sévérité que pour la mère qui, sous quelque prétexte que ce soit, aurait manqué aux devoirs de la maternité. Finissons-en avec les grands mots et les phrases creuses. Toute prime doit se proportionner au risque qu'elle se propose pour but et qu'elle doit avoir pour effet d'anéantir. Que l'homme soit responsable de l'enfant devant la femme, et que la mère soit responsable de l'enfant devant la société, et l'on ne tardera pas à voir se fermer, en même temps que les tours d'enfants trouvés, le gouffre de la prostitution. C'est par la maternité, réhabilitée en certains cas, et toujours honorée, qu'il se comblera. Combien de malheureuses filles qui, d'échelon en échelon, sont descendues au dernier échelon de l'ignominie, et qui fussent restées de dignes et d'excellentes mères si elles avaient pu, sans fausse honte, avouer l'existence de leur enfant et l'élever publiquement au lieu de l'abandonner clandestinement! Le plus souvent, l'enfant et la mère se protégeront réciproquement: la mère, en mettant son enfant à l'abri de la misère; l'enfant, en tenant sa mère en garde contre la séduction.

» O maternité! lorsque tu seras ce que tu dois être, la vertu de la femme et son point d'honneur, la société, comme la terre, tournera d'elle-même. »

La méthode de madame Cavé, *le Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.